

4

ÉCRIVAINS EN HERBE

L'herbe est de la nourriture pour les vaches. Les enfants ne sont pas, ne peuvent pas être des écrivains en herbe !

Cette expression bourgeoise dans les rubriques locales de la presse régionale, chaque fin de printemps, juste après la floraison des acacias, lorsque les écoles font exposition et étalent quelques uns des travaux marquants de l'année, ainsi que des babioles à vendre pour renflouer les caisses de la coopé, en vue de futurs projets pédagogiques à financer.

C'est l'heure de la détente et des compliments. Les vacances piaffent dans la coulisse, on se relâche et on s'autorise à dire n'importe quoi, croyant, à tort, qu'une fois n'est pas coutume. L'ennui avec les flatteries, c'est qu'elles sont agréables, qu'on s'y habitue vite et qu'on a du mal à s'en passer une fois qu'on y a goûté.

L'expression *écrivains en herbe* a fort bien pu être, à

l'origine, inventée par un journaliste de bonne foi, à qui l'on avait narré par le menu un projet d'écriture, et qui, découvrant le fort investissement des enfants, les avait tout naturellement comparés à des écrivains. Mais, bien conscient de la différence entre les amateurs et les professionnels, il avait prudemment et affectueusement atténué sa métaphore. Seulement, une fois publiée, la trouvaille plut, fut reprise sans vergogne à la manière d'un standard par les confrères de l'inventeur et, faisant fi des conséquences, systématiquement décernée comme un titre qui attribuait aux auteurs de récits scolaires ce quasi statut mirobolant !

L'effet domino était lancé ! Par associations interposées, l'expression se rapprocha de sa cousine *blé en herbe*, aux perspectives de récolte prometteuse, et les familles, sensibles comme des feuilles de tremble au moindre murmure de zéphyr, se rengorgèrent, doucement caressées, et se prirent à rêver d'avenir pour leurs rejetons, en lisant le compte rendu de la kermesse de l'école dans leur hebdo local du lundi, sous les yeux de père Ubu, hilare de voir les performances sans cesse actualisées de sa toujours pétulante machine à décerveler.

Tu trouves que je pousse un peu, là ? Mais si, je le vois

bien, avec ta bouche en coin, tes yeux au ciel, façon il-est-fatiguant-il-peut-rien-prendre-à-la-légère... Oui, j'exagère, bien sûr, mais juste un chouïa, pour mettre en relief la manière complaisante de regarder les enfants qui se cache derrière cette déformation. Une authentique incapacité à valoriser leur travail sans grossir le trait, ni déformer la réalité. Pire, une infirmité !

On perd de vue que la production d'écrits repose sur un postulat simple et familier aux enfants : le jeu de « *On dirait qu'on serait...* » Subterfuge provisoire, uniquement destiné à mettre les élèves en condition. On chauffe un peu, on fait mousser le bouillon : « *Hé, les amis, on dirait qu'on serait des écrivains et qu'on ferait un livre ! Chiche ? Vingt-deux, c'est parti !* » ON DIRAIT. Tous les malentendus viennent de l'oubli de ces deux mots. En effet, aucune personne sensée ne soutiendra que des enfants peuvent se révéler subitement des écrivains, par la grâce d'un exercice d'écriture scolaire. Écrivain, on ne l'est pas, on le devient ; inutile d'insister là-dessus. Certains en un seul livre flamboyant, alors que d'autres n'y parviennent pas en une vie.

On dirait.

Comment a-t-on fini par négliger cela ? Par commodité,

je crois. Par goût de la simplification (où la pression de l'effet de mode ne compte pas pour rien), par nécessité de maintenir l'ardeur au travail, et aussi sans doute par désir de prendre un peu ses rêves pour la réalité, parce que, de temps à autre, ça reconforte.

Une fois que le jeu est terminé, le rideau tombe et les gamins se dévêtent tranquillement de leurs costumes, sans faire d'histoires. Ils redeviennent élèves. Seulement, la comédie a tellement plu aux spectateurs qu'ils en redemandent et qu'apparaissent les *écrivains en herbe*, qui font sottement durer l'illusion.

Derrière cette emphase, j'entends l'adulte copain faire ami-ami avec l'enfant roi, en toute néo-courtisanerie ! Et je pense aux enfants normaux, banals, moyens, sans talent particulier, qu'on n'arrête pas de faire baver devant tant de petits précoces, surdoués de derrière les fagots, virtuoses, imitateurs nés et graines de stars de papier, bouffis comme des veaux élevés à la farine. Qu'est-ce qu'on en fait de ces minots-là, dont la terre est peu fertile ou dont les semences sont plus longues à germer ? La machine à engraisser les frustrations turbine à plein régime et fait monter la sauce à longueur de télé réalité. Elle gave de prodiges ce tout venant de gamins qui devient obèse d'insatisfaction. « Pourquoi eux et pas moi ! C'est pas juste ! » Et vas-y que

je te revendique ma part de merveilles sous prétexte d'équité ! Et vas-y que les budgets publics te subventionnent des gratuités à tout va, sous prétexte de lutte contre les inégalités. Parce que, comme ça matraque tous azimuts, dans le spectacle permanent des Illusionnistes Réunis, les mômes n'ont plus le temps de se ressaisir, de faire le point avec un adulte bienveillant, qui leur remette la tête à l'endroit et les aide à se dégager de cette quasi-obligation d'être un phénomène de foire pour intéresser son monde. Pire, pour exister tout court. Et dans cette compétition de griserie, combien de parents espèrent mordicus que leur marmot tourne champion. De n'importe quoi, pourvu qu'il soit champion ?

Tu trouves toujours que j'exagère ?

L'école est un lieu de pacification nécessaire, – je n'ai pas dit de paix, hélas ! –, où l'on peut aider à faire le tri entre l'essentiel et le futile, installer le présent dans une perspective de longue haleine – mais pour combien de temps encore ? –, où l'on peut atténuer le prisme déformant des illusions et protéger les élèves de leur brutalité, en les faisant travailler simplement, en leur offrant un droit à l'erreur structurant. Alors pardon, quand je vois qu'une classe, après des mois d'efforts, a produit un

travail honorable (au sens étymologique ! tiens, tu as remarqué comme les mots, eux aussi, subissent cette furie hyperbolique ? Ils sont tellement montés en épingle qu'il faut sans cesse les recadrer et leur rappeler de quelle matrice ils sont sortis), dans la modeste réalité de ses imperfections, et que je découvre, dans un article lustré à la brosse à reluire, cette expression démagogique *d'écrivains en herbe*, qui nous ramène en plein dans la tourmente qu'on a essayé de tenir à distance, oui, je vois rouge et je montre les dents, parce qu'un enfant qui apprend, en butte aux alternances d'enthousiasme et de découragement, est suffisamment respectable et émouvant, sans qu'il soit nécessaire de le métamorphoser en singe savant et de l'affubler d'un gilet à grelots.

Jacques CASSABOIS

L'ART DE L'ENFANCE

manuscrit inédit

www.jacquescassabois.com